

Bernard Émond

Concevoir le sermon sur la montagne comme un programme social

Monica Haïm

Numéro 240, novembre–décembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Haïm, M. (2005). Bernard Émond : concevoir le sermon sur la montagne comme un programme social. *Séquences*, (240), 43–45.

BERNARD ÉMOND

CONCEVOIR LE SERMON SUR LA MONTAGNE COMME UN PROGRAMME SOCIAL

La Neuvaine est le troisième long métrage de fiction (La Femme qui boit, 2001; 20h17 rue Darling, 2003) de ce réalisateur de plusieurs documentaires, anthropologue de formation. C'est le premier d'une trilogie sur les vertus théologiques — la foi, la charité et l'espérance.

Monica Haïm

Au Québec, la religion est associée à la Grande Noirceur. Or, c'est à la faveur d'une rencontre avec un jeune homme croyant que Jeanne, le personnage principal de La Neuvaine, retrouve le sens de la vie.

Ma préoccupation, depuis que je fais du documentaire, c'est la culture québécoise : la filiation, la transmission. Au Québec, en deux générations, on a complètement fait disparaître la culture paysanne et la culture religieuse. Le catholicisme, qui était dominant, a été rejeté de façon très brutale par tout le monde, et ce, à juste raison. Mais ce ne sont pas seulement les excès du pouvoir de l'Église qui ont été rejetés, on a rejeté aussi la filiation avec la culture catholique occidentale. Un lien important avec le passé a disparu. De plus en plus, nous vivons, au Québec, sans mémoire; nous vivons une grande pauvreté culturelle et intellectuelle. Moi, je ne me reconnais pas dans la culture de masse actuelle...

Toutefois, mon propos ce n'est pas de réhabiliter l'Église. Tout ce que je peux dire c'est que le catholicisme a laissé aussi des traces très positives dans la culture québécoise. Je pense que le catholicisme n'est pas étranger au fait que l'on soit la société la plus à gauche en Amérique du Nord.

N'est-ce pas plutôt de la Révolution tranquille que cette société de gauche est née ?

La Révolution tranquille est issue de la société paysanne, de quand on était cent familles autour du clocher. Les protagonistes de cette révolution étaient les élèves des collèges classiques.

On dirait que vous avez le regret de la foi.

J'ai été éduqué par des bonnes sœurs et des curés comme tous les gens de mon âge. Et, comme presque tous les gens de mon âge (54 ans), j'ai cessé de croire vers seize, dix-huit ans. Mais je n'ai pas éprouvé un sentiment de rejet total. Je ne suis pas croyant, mais je ne peux pas dire que je suis rigoureusement athée... J'ai besoin de transcendance, d'une transcendance sans Dieu; une transcendance dont la source est la solidarité, la justice... un dépassement qui nous fait aller vers l'Autre et vers le monde. Je pense que nous vivons dans un vide moral. Pour combler ce vide, je ne propose pas un retour à l'église. Cependant, parce que je suis de culture catholique, j'utilise sans peine le vocabulaire de la religion pour parler des choses qui m'importent. Ce que je défends me met dans une position inconfortable : je suis un incroyant qui pense qu'en assumant l'héritage chrétien on peut atteindre à une transcendance sans Dieu.

Cependant, à la lumière du retour à la religion, tel qu'il se manifeste aujourd'hui, évoquer, sur le mode idyllique, un univers habité par des personnages croyants, c'est problématique.

Je ne cesse de répéter que la foi sans le doute est une chose extrêmement dangereuse.

Ce doute métaphysique n'est pas étranger à la question de Dieu... Cette question semble vous travailler. Vous l'évoquez déjà dans 20h17 rue Darling.

En effet, la question de Dieu me travaille et je la pose dans une perspective dostoïevskienne — la rédemption n'est pas possible parce que le mal existe; il est en nous. Je ne pense pas, comme



Bernard Émond

« Ce que je défends me met dans une position inconfortable : je suis un incroyant qui pense qu'en assumant l'héritage chrétien on peut atteindre à une transcendance sans Dieu. »

pensait Tolstoy, qu'avec beaucoup de travail on puisse réformer complètement la société, éradiquer le mal et créer l'homme nouveau. Mais la permanence du mal dans les êtres humains et dans la société ne veut pas dire qu'il faut baisser les bras. Au contraire : il faut lutter parce que le mal est à l'œuvre, et on risque de perdre ce que l'on ne défend pas. Et c'est ce que le film montre. Jeanne est témoin du mal absolu : le meurtre d'un enfant. Cet incident

lui révèle le manque de sens de l'existence humaine. Et ce que le film dit, c'est que par la bonté et la solidarité on peut donner un sens à l'existence. Dans cette histoire, il n'y ni miracle ni conversion, ce n'est pas un film américain. Si toutefois un petit miracle il y a,



La Femme qui boit

c'est que, par sa bonté, le jeune homme sauve la vie de Jeanne. Mais elle n'est pas sauvée, il n'y a pas de rédemption; elle décide simplement de vivre.

Tout de même, en faisant le bien, François fait la volonté de Dieu...

Non. François est quelqu'un qui connaît les bêtes, il a été élevé à la campagne... Il voit une personne souffrir, il va la réconforter: c'est un mouvement d'humanité naturel. Ce que François fait dans cette histoire peut être fait par un non-croyant.

Alors pourquoi avez-vous conçu ce personnage comme croyant ?

Il y a des histoires qui se mettent à exister. Un film n'est pas un cahier de charge. La Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré a une certaine importance dans l'histoire du Québec, mais je ne l'avais jamais visitée. Et voilà qu'au hasard d'une visite dans Charlevoix, en janvier 2001, je l'ai visitée — c'est kitsch et grand et beau — et j'en

ai eu un choc parce que, dans les images qu'il y a là-bas, j'ai reconnu un tas de choses. Ça m'a travaillé; je me demandais s'il n'y avait pas matière pour un documentaire. L'été suivant, c'était le Sommet de Québec. Je suis allé manifester contre la ZLEA et j'ai logé à Sainte-Anne-de-Beaupré. J'ai visité le musée de la Basilique, je suis allé sur le quai, et, quand j'étais sur ce quai, cette femme suicidaire s'est mise à exister, un peu malgré moi. Puis, comme je parlais à ma productrice de ma visite à Sainte-Anne-de-Beaupré, elle m'a raconté qu'elle connaissait une personne dans la trentaine qui avait fait une neuvaine pour

avoir un job et que, peu de temps après, elle l'a obtenue. Je n'arrivais pas à croire qu'une personne de nos jours fasse une neuvaine, mais il paraît que c'est absolument vrai. Imaginez, c'est formidable: un jeune homme complètement anachronique. Ça, c'est un vrai personnage de cinéma! Il y a donc des histoires qui me travaillent et qui s'imposent au gré des rencontres. Si j'ai voulu dire quelque chose à travers cette histoire de **La Neuvaine** c'est que, quand la foi vous abandonne, on peut remplir le vide par la bonté et la solidarité.

La prochaine histoire, celle de l'Espérance, me travaille depuis longtemps: depuis longtemps j'ai en tête l'image d'un ouvrier qui tire sur la maison de son patron.

Ces histoires sont, bien sûr, le résultat d'un passé chrétien, d'un passé de gauche, d'une vie de lecteur, des affinités avec certains auteurs, mais c'est un résultat organique. Si on voulait me psy-

chanalyser, on pourrait dire, effectivement, que ce qui est à l'œuvre, c'est la nostalgie de la foi de mon enfance.

Est-ce plus facile pour un croyant de faire le bien ?

J'ai beaucoup d'affinité avec les chrétiens de gauche. Je préfère le questionnement moral des chrétiens de gauche à la téléologie des marxistes. Les marxistes disent: il y a une marche de l'histoire qui nous conduit au socialisme; travaillons à l'avènement de l'homme nouveau. Il y a donc une espèce de fatalité historique. Je me sens plus près du questionnement moral que du pur matérialisme dialectique, sans être croyant pour autant. Pour moi, les seules questions qui valent la peine d'être posées sont des questions morales.

« L'idée que Dieu est mort et que tout est donc permis nous conduit à la jungle. La plupart de nos contemporains vivent selon l'amoralité du capitalisme: ils sont irresponsables, inconscients des conséquences de leurs gestes. »

Je pense qu'il faut vivre pour quelque chose, c'est simple. L'idée que Dieu est mort et que tout est donc permis nous conduit à la jungle. La plupart de nos contemporains vivent selon l'amoralité du capitalisme: ils sont irresponsables, inconscients des conséquences de leurs gestes. D'autre part, on peut penser que Dieu est mort et décider — c'est une décision — de bien vivre, de faire le bien, et la seule récompense qu'on en aura est celle du bien que l'on a fait. En voulant faire le bien, on peut provoquer le mal, comme Jeanne; c'est un dilemme dostoïevskien. Il y a un pari à faire. Le pari, c'est qu'en aspirant à la bonté et à la solidarité on réussira à faire un peu plus de bien. Parlant comme un vieux structuraliste, je dirais que, dans le monde, il y a un équilibre du bien et du mal qui ne changera pas, et qu'il faut lutter pour que cet équilibre ne bascule pas du côté du mal. Le mal ne sera jamais éradiqué — curieuse morale chrétienne. On ne peut pas dire qu'il n'y aura plus jamais « d'Auschwitz ». Il va y en avoir encore, c'est sûr. Mais il y aura

aussi des gens qui vont sauver des gens. C'est peut-être dérisoire comme raison de vivre, mais moi, je veux être du côté des bons gars.

L'aspiration à la solidarité et à la justice est un projet politique, comme l'est la lutte contre le néolibéralisme. La bonté est politique. Mais il ne faut pas s'attendre à arriver au grand soir parce qu'il n'y en aura pas. L'histoire est faite d'avancées et de reculs. De nos jours, nous sommes là à empiler de sacs de sable pour nous protéger de la grande marée qui vient.

Le récit est composé d'oppositions : la ville et la campagne, la noirceur et la lumière, la modernité et la tradition, le bien et le mal, l'espérance et le désespoir...

Ces oppositions n'ont pas été planifiées. Mais qui sait, peut-être que mes lectures de Lévi-Strauss me travaillent à mon insu. Cependant, vous remarquerez que je ne tranche pas. Ce qui m'intéresse, c'est le désarroi et le doute. Les auteurs chrétiens qui m'intéressent sont des gens qui doutent : Bernanos, Graham Greene, taraudé toute sa vie par le doute.

De quoi doutent-ils ?

Ceux qui ont la foi doutent de leur foi; ceux qui ne l'ont pas doutent du sens de la vie, de leurs actes. Une phrase de George Orwell me vient souvent à l'esprit. Dans une interview, qu'il donnait peu avant de mourir en 1950, il dit : « Le socialisme aujourd'hui est comme un médecin qui doit soigner un patient dont il sait qu'il va mourir. Ses chances de le sauver sont presque nulles, mais il doit essayer de le sauver parce que c'est ce qui donne un sens à sa vie ».

La mort est un de vos grands thèmes...

La perte plus que la mort. Tous les projets auxquels j'ai cru jeune adulte ont été bafoués : l'indépendance, le socialisme. Je ne suis pas complètement pessimiste parce que je pense que le brassage des ethnies auquel nous assistons

aujourd'hui au Québec peut donner des résultats intéressants. Mais c'est un fait que des cultures peuvent disparaître. À l'échelle de l'humanité, ce n'est peut-être pas grave que la culture québécoise disparaisse, mais c'est *ma* culture. Dans cette culture de paysans autour d'un clocher, il y avait quelque chose d'originel.

Mais ce monde, vous ne l'avez pas connu...

Mon grand-père était agriculteur. Pendant la crise de 1929, il a perdu sa terre et il est venu travailler en ville comme ouvrier. La maison que mes grands-parents habitaient dans la ville, dans le quartier Hochelaga, était l'image même de la maison paysanne.

C'est donc plutôt la rupture entre la société traditionnelle et la société moderne que vous avez connue...

Oui, la rupture. La nostalgie de mon grand-père pour sa terre perdue. Et, moi-même, je ne suis arrivé à la modernité qu'à seize ans, avec le rapport Parent (1965).

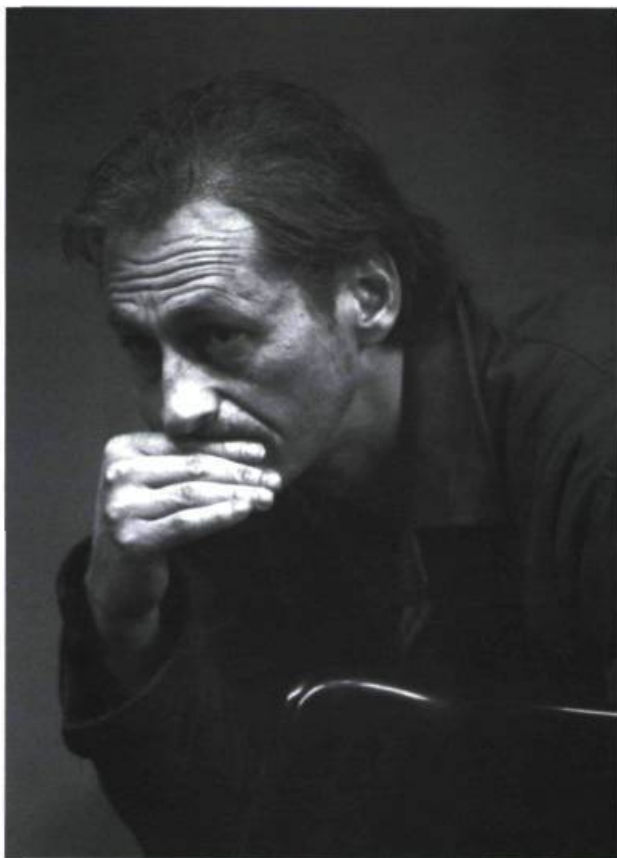
Pasolini, dans ses écrits et dans ses films, commente cette rupture. Votre affinité avec lui s'expliquerait-elle par le fait que vous avez une expérience personnelle de cette rupture ?

Ce que Pasolini écrit dans les *Écrits corsaires* me touche au cœur. Quand il déplore la disparition de la culture paysanne, des cultures populaires traditionnelles, du travail des artisans, c'est valable mot à mot pour le Québec...

...et pour tous les pays capitalistes avancés...

En effet. Mais comme le Québec n'a pas un passé culturel national très riche, comme la France ou l'Italie, nous sommes encore plus vulnérables à la culture de masse américaine. Nous n'avons ni Voltaire ni Dante, ni Gramsci,

ni Balzac, ni Zola; nous avons Claude-Henri Grignon... (*rire*), mais c'est ce que nous avons. Et bien que je prenne plaisir à lire Péguy et Bernanos, je ne vois pas pourquoi on ne prendrait pas plaisir à lire Ringuet et Germaine



20h17 rue Darling

Guèvremont; c'est ce que nous avons et je ne voudrais pas que ce lien se perde. Au Québec, il y avait une culture populaire très riche qui remontait à la culture paysanne française vieille de huit millénaires. Cette culture, que j'ai vu disparaître, elle a disparu en deux générations. Avec sa disparition, le lien organique que nous entretenions avec le passé culturel européen s'est rompu. Cette rupture nous a laissés désemparés face à la culture de masse nord-américaine. Le phénomène est universel, mais, ici, les conséquences sont encore plus graves parce que nous n'avons pas de balises et parce que notre identité est incertaine.